



VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

LOUIS-FERDINAND CELINE, RODOLPHE DANA

MAR 27 (20H30), MER 28 (19H30), JEU 29 (20H30), VEN 30 (20H30) MARS 2018

PETIT THÉÂTRE
DUREE 1h40
TARIFS 21€/15€/14€/11€

RÉSERVATIONS
www.lequartz.com
TEL 02 98 33 70 70

DISTRIBUTION

D'après le roman de **Louis-Ferdinand Céline** (Editions Gallimard)

Création collective dirigée par **Katja Hunsinger** et

Rodolphe Dana

Collectif Les Possédés

Avec **Rodolphe Dana**

Lumière **Valérie Sigward**

Costumes **Sara Bartesaghi Gallo**

Production Théâtre de Lorient, Centre dramatique national de Bretagne.

Production à la création Collectif Les Possédés.

Coproduction Théâtre de Nîmes - Scène conventionnée pour la danse contemporaine, La Ferme du Buisson - Scène nationale de Marne-la-Vallée, Scène nationale d'Aubusson - Théâtre Jean Lurçat

Soutien La Colline Théâtre national.

UNE ÉCRITURE À VIF

PROUST S'EST OCCUPÉ DES MONDAINS, JE ME SUIS OCCUPÉ DU PEUPLE !

C'est par ces mots que Céline se définissait par rapport à son illustre et néanmoins honni prédécesseur, qu'il accusait de nombreux défauts littéraires. Notamment celui de faire long, beaucoup trop long. Et ennuyant surtout. Inutile de comparer ces

deux monstres d'écriture, la seule chose qui les réunisse, c'est leur génie. Tous deux ont révolutionné, chacun à leur manière, la littérature, de fond en comble. L'un avec une prodigieuse délicatesse, l'autre avec une force de Titan. L'acuité unique d'une vision portée sur leurs époques, associée à l'invention d'un style, voilà la source de leurs génies. Indiscutablement, les deux plus grands métaphoristes de tous les temps.

Si j'associe volontiers Proust et Céline, c'est que ces deux écrivains font ou feront l'objet de spectacles par le Collectif. Pour l'instant, c'est le cas Céline qui m'intéresse. Plus précisément, son premier roman *Voyage au bout de la nuit*. Écrit, ne l'oublions pas, en pleine crise de 1929...

Je vais donc plonger avec Ferdinand Bardamu, figure tragi-comique, dans ce début de XX^{ème} siècle. Avec lui je parcourrai les horreurs de la guerre de 14, cette absurde et immonde boucherie, inventée par «la sale âme héroïque des hommes», et qui inscrira en lui - et à jamais - une méfiance féroce, une haine tenace vis à vis de l'humanité, et plus particulièrement des hommes, et la naissance d'un puissant pessimisme. Nous voguerons avec lui vers les colonies, vers d'autres voyages, vers d'autres absurdités humaines. Des descriptions éblouissantes des ciels et paysages africains, aux accents Rimbaldiens : «Des assassinats de soleil !». La corruption des colons, la traite des noirs... toujours revenir à la logique implacable des hommes qui sépare l'humanité en deux catégories : les exploitants et les exploités. Avec toujours, évidemment, nécessairement, l'humour, comme seule échappatoire à cette bêtise atroce des hommes. Et, à chaque fois, pour finir, la fuite. D'abord l'enthousiasme de l'arrivée, puis la déception et le départ. «Courage, Ferdinand, que je me répétais à moi-même, pour me soutenir, tu finiras sûrement par le trouver le truc qui leur fait si peur à eux tous, à tous ces salauds-là autant qu'ils sont et qui doit être au bout de la nuit. C'est pour ça qu'ils n'y vont pas eux au bout de la nuit!»

UNE QUÊTE D'ABSOLU

Et puis New York, bien sûr, New York !!! « Figurez-vous qu'elle était debout leur ville, absolument droite. New York c'est une ville debout. On en avait déjà vu nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux même. Mais chez nous, n'est-ce pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là, l'Américaine, elle ne se pâmait pas, non, elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur. » Passé le choc esthétique de la ville, retour à la solitude. Retour à soi, toujours. La découverte des cinémas et des histoires sur les écrans pour se consoler d'être seul. Et puis les femmes, cette Lola d'Amérique dont Bardamu tombe follement amoureux, enfin, surtout de son corps. Question sentiments, la guerre l'a bien refroidi. Et puis aussi, la découverte du travail à la chaîne dans les usines Ford. Hallucination sonore et naissance de l'esclavage moderne. Et de nouveau la fuite, de ces « départs qui déchirent les cœurs » comme dirait Rimbaud. Les adieux à Lola sur le quai de la gare, le retour en France. Pourquoi ? Dans quel but ? Bardamu passera le temps du livre à poser les questions plutôt qu'à les résoudre. Que cherche-t-il en voyageant ? En fuyant ?

LANGUE EXPLOSIVE, JUBILATOIRE, POUR DIRE LE PIRE COMME LE BEAU

La France, retour au point de départ. Il devient enfin médecin et découvre la misère humaine dans les faubourgs parisiens. « Pendant des mois j'ai emprunté de l'argent par-ci et par-là. Les gens étaient si pauvres et si méfiants dans mon quartier qu'il fallait qu'il fasse nuit pour qu'ils se décident à me faire venir, moi, le médecin pas cher pourtant. J'en ai parcouru ainsi des nuits et des nuits à chercher des dix francs et des quinze à travers les courettes sans lune. »

Tout au long du voyage, on retrouve cette quête d'absolu, cette langue explosive, jubilatoire, pour dire le pire comme le beau, si le beau existe. Il y a du Shakespeare chez Céline. De la chair, du sang... Il parle de tout, Céline, il n'a peur de rien. C'est un enfant. Un enfant innocent plongé dans un monde coupable. Il embrasse l'humanité tout entière, le sublime comme le grotesque, il dit tout, et toujours avec fulgurance et poésie. Et humour, ne l'oublions jamais.

A la fin de sa vie, quand on demandait à Céline, ce qu'il retenait des hommes, il répondait : « Mon dieu, qu'ils étaient lourds ! Mais

lourds !» Je tâcherai de ne jamais oublier cette phrase, et de viser juste, le plus léger possible, pour pouvoir jouer avec les fantômes. Et de toujours trouver en moi suffisamment de musique pour faire danser la vie !

Rodolphe Dana

ENTRETIEN AVEC RODOLPHE DANA

Entretien avec Rodolphe Dana sur *Voyage au bout de la nuit* [Louis-Ferdinand Céline] et *Le Coup droit lifté de Marcel Proust* [d'après *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust] réalisé par Christophe Pineau le 25 mars 2015.

Pouvez-vous nous dire de quelle manière audacieuse ces deux auteurs se rencontrent à travers le temps malgré toutes leurs différences d'époque, de style, de personnalité et d'axe de recherche littéraire ?

Rodolphe Dana : Le lien est celui du style, même s'ils sont radicalement différents. Ce sont des inventeurs et leurs styles ont bouleversé la littérature du vingtième siècle. Céline a fait entrer l'oralité dans l'écriture et Proust ses phrases longues et larges comme des rivières, charriant la vie et veillant à ne rien oublier sur les berges.

Ces deux auteurs sont les plus traduits et diffusés dans le monde parmi ceux du vingtième siècle. Quel est pour vous le ressort de ce succès qui ne se dément pas ?

R.D. : Il y a plusieurs ressorts. Proust a construit une œuvre ayant les dimensions d'une cathédrale. L'auteur auquel on pourrait aisément penser en comparaison, c'est Balzac. **La Recherche** est un roman sur la vocation d'écrivain et donc, inévitablement, sur la question du temps. Mais il y a quelque chose de paradoxal dans ce récit. C'est une longue narration de l'enfance à la vieillesse qui interroge la destruction inéluctable des êtres et des choses. Il y a donc une forme de tristesse, de fatalisme, face à l'écoulement de l'existence, et en même temps un formidable espoir en découvrant dans l'écriture une voie pour conserver précieusement ce qui fait la richesse de nos vies. Pour Proust, l'art seul permet de donner naissance à des œuvres pouvant être épargnées par le temps. L'œuvre de Proust se révèle donc être une philosophie de la vie et la lecture de **La Recherche** ouvre des horizons insondables en explorant des thèmes universels et atemporels avec une forme de précision quasi maniaque. On peut, à la lecture, tirer des enseignements sur la jalousie, le désir... Céline est amené à l'écriture par le traumatisme de la guerre de 14. Immergé tout jeune homme dans l'horreur, les situations les plus absurdes, il ne peut que dynamiter la littérature en s'y confrontant. C'est paradoxalement très noir tout en donnant à entendre une étonnante

puissance de vie. L'écriture de Céline est vivante, joyeuse, en lutte avec ce qui le martyrise dans l'existence. Il y a une obsession de la clarté dans le choix des mots, pour pouvoir lutter pied-à-pied contre la lâcheté donnant naissance à l'horreur omniprésente.

Vous proposez un théâtre résolument tourné vers l'humain. C'est pourquoi Jean-Luc Lagarce, Anton Tchekhov, pour ne citer qu'eux, ont rapidement trouvé place dans le répertoire de votre collectif. Est-ce pour les mêmes raisons que Proust et Céline y figurent à présent ?

R.D. : Oui, l'être humain est, de fait, au cœur de nos préoccupations et des auteurs que nous choisissons. Nous tentons, en nous appuyant sur leurs textes, d'aller au cœur de la nature humaine et de ses enjeux. Chez les auteurs de théâtre cités, comme pour Proust et Céline, l'être humain est livré à lui-même dans sa solitude pour tenter de se trouver une destinée qui lui serait propre, singulière et correspondant le plus pleinement à ses aspirations les plus profondes.

De quelle manière allez-vous moduler la langue puissante, affamée et généreuse de Céline pour vous aider à interpréter les divers personnages croisés par Bardamu ?

R.D. : Je n'ai pas conservé beaucoup de personnages. Ils sont présents de façon épisodique, ponctuelle, comme des clins d'œil. On les évoque sans bien sûr changer de costumes. Ils sont là, tout simplement appelés lorsque l'on a besoin de les évoquer en témoignage du monde.

Le bruit est un élément permanent dans Voyage au bout de la nuit : obus, métro, tam-tam... Quel univers sonore allez-vous bâtir pour renforcer encore, sans l'alourdir, la puissance évocatrice des mots ?

R.D. : Il n'y a pas de bande sonore. Au fil des répétitions, nous sommes rendu compte que la langue de Céline est elle-même puissamment sonore. Nous avons donc fait le pari que les mots suffiraient à faire entendre les bruits, à donner à voir les paysages, à faire sentir les odeurs...

Comment utiliserez-vous la lumière ?

R.D. : Les éclairages ne se risqueront pas au réalisme. Ils souligneront ou évoqueront le brouillard pendant la guerre dans les Flandres, la chaleur moite de l'Afrique tropicale, l'état du ciel au-dessus des tranchées, de New-York...

Vous affirmez qu'il y a du Shakespeare chez Céline. Auriez-vous en tête des passages illustrant cette comparaison ?

R.D. : Je n'ai pas en mémoire de passages précis. Mais c'est le

côté baroque de l'écriture de Shakespeare auquel je pense, son ton parfois très cru et tout en même temps poétique et concret. Il y a bien évidemment aussi quelque chose d'éminemment rabelaisien chez Céline. Son côté gourmand, très gourmand même...

« Courage Ferdinand, tu finiras par le trouver le truc qui leur fait si peur et qui doit être au bout de la nuit ». À l'issue du spectacle, pensez-vous que l'on puisse entrevoir ce petit truc si bien dissimulé dans l'obscurité ? Et quel est-il ?

R.D. : C'est là toute la liberté de chacun. Chaque individu pouvant œuvrer à la recherche d'une réponse. C'est une histoire littéraire : au bout de la nuit..., il y a certainement une petite lumière cachée à découvrir, protéger et développer. Pour Céline, ce qu'il cherche c'est le fait de devenir écrivain. Mais chacun découvre le sens qui lui est le plus propre, s'il prend réellement conscience du fait qu'il est traversé.

Du Côté de chez Swann est un lent et long passage de l'obscurité vers la lumière. Comment allez-vous osciller entre la lecture et le jeu pour donner à voir et à entendre ce passage du chaos originel de la vie à l'ordre éclairant de l'esprit qui se souvient ?

R.D. : L'important, c'est que le spectateur retrouve cet état de lecture qui lui est cher et propre. Quand on se plonge dans Proust, on s'immerge dans un univers bouffi d'intelligence, sensible, délicat, attentif aux plus petits bruits du monde et frémissant aux moindres sensations intérieures. Nous allons donc principalement travailler sur les voix pour qu'elles puissent aider le spectateur à reconstruire la chambre de l'enfance, à goûter la madeleine, à savourer la rêverie. Comme le livre, nous allons ouvrir sur la nuit, puis nous en dégager pour convier la lumière.

Comment le théâtre peut-il donner au spectateur le plaisir solitaire du lecteur, acte au cours duquel il n'a plus de corps mais n'est qu'imagination ?

R.D. : C'est effectivement le but, le pari et le challenge : offrir ce plaisir solitaire à chacun des spectateurs dans le cocon étonnamment protecteur du groupe et de la salle.

Peut-on dire que votre travail vise à révéler les couleurs fragiles d'un monde perdu en train de se peindre ?

R.D. : Tout à fait. Nous allons tenter de montrer, de faire entendre, de donner à sentir l'immensité de la sensibilité sollicitée pour que, de la nuit, d'une lointaine enfance, puisse émerger un monde enfoui sous les strates de l'existence. Par la mémoire involontaire, c'est tout un univers champêtre qui fera surface par un long, lent, délicat et attentif cheminement intérieur. Un village, son église, les premières fleurs le long des chemins annonçant le printemps, les premières amours qui s'en

suivent, les premiers émois... « [...] et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. »

Quelle sont les raisons qui vous poussent à affirmer que Proust est nietzschéen ?

R.D. : C'est sa radicalité qui me pousse à formuler cela. Son rapport à l'art, tout comme Céline ou Duras. Une radicalité d'écrivain, consistant à se plonger dans la solitude pour faire œuvre. « On fait le sacrifice de sa vie. L'art est le seul moyen pour révéler ce qu'est la vie », affirmait Proust. « On ne peut vivre et écrire », poursuivait Marguerite Duras. La solitude seule permet de s'arrêter, de s'extraire du mouvement mondain et de se replonger avec délectation dans l'intensité des évocations sollicitées presque à leurs corps défendant.

Vous définissez Proust comme un poète romancier. Quel est le rôle de la poésie dans l'expression de la vérité contenue dans une pensée ou une image du roman ?

R.D. : Céline et Proust écrivent des romans poétiques, truffés de métaphores et d'allégories. Ils n'ont d'autre choix que de recourir à la poésie pour exprimer le plus sensiblement et le plus précisément possible l'intégrité et l'intégralité de leurs ressentis.

Vous écrivez : « Céline est un enfant plongé dans un monde coupable. Proust est un épicurien tourmenté, un hédoniste empêché. » Pourriez-vous commenter ces deux propositions ? De quelle manière ont-elles créé un lien entre ces deux auteurs ?

R.D. : Leurs mondes sont radicalement étrangers et pourtant criblés de points de rencontre. Céline est traumatisé par la guerre, né dans un univers hostile, et passe sans transition de l'innocence de l'enfance à l'hostilité répugnante du monde. Proust a été épargné par la misère sordide. C'est un jouisseur de l'instant, un insatiable curieux des sens, mais le désir le tourmente parce qu'il est cadennassé par l'exigence d'écriture. Il n'a d'autre choix que de vivre et de s'en extraire pour raconter. Malgré les divergences des chemins empruntés, la quête est identique : devenir écrivain pour s'affranchir de la nuit et baigner dans la lumière.

EXTRAITS DE PRESSE

LA MONTAGNE

«Un moment rare de théâtre [...] La puissance et la beauté de la langue française, magnifiées par l'interprétation de Dana, subjuguent et mettent, comme jamais, en lumière la «bêtise atroce des hommes» »

780FFICIEL

«Un chef d'œuvre incontesté que le Collectif Les Possédés adapte au théâtre et qui donne à réfléchir sur l'absurdité humaine de la guerre. Figure tragicomique, Rodolphe Dana est le Bardamu qui sait utiliser l'humour pour échapper à la bêtise atroce des hommes..»

LA TERRASSE

«Une prose hallucinée, épique et farcesque, dont l'oralité, le mélange d'argot et de poésie, ne s'essoufflent jamais [...] une œuvre aussi puissante que questionnante, à faire théâtre très simplement, très humblement, et talentueusement, au service d'un matériau romanesque inépuisable.»

INFERNO MAGAZINE

«Cette prose, si belle, si puissante, si chargée d'éclats, taillée dans le vif, Rodolphe Dana s'en saisit avec une grande détermination laissant toujours place à une émotion sensible.»

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Louis-Ferdinand Destouches, plus connu sous son nom de plume Louis-Ferdinand Céline, est un médecin et écrivain français, le plus traduit et diffusé dans le monde parmi ceux du XX^{ème} siècle après Marcel Proust.

Son œuvre, marquée par la dénonciation d'une société bienpensante recompose les tics du parler quotidien et populaire dans un flux quasi épique qui transcrit la vie dans sa trivialité.

Céline, aujourd'hui, c'est le grand écrivain par excellence, celui qui bouscula la littérature d'avant-guerre avec Voyage au bout de la nuit. Ce livre phare, paru en 1932 [qui se vend encore aujourd'hui en moyenne à 40 000 exemplaires par an, rien qu'en édition de poche], a déployé de terribles ondes de choc et conféré à son auteur une réputation sulfureuse. Son style explosif, sans concession pour qui que ce soit, rompt avec un académisme « trop lisse ».

Quelques années plus tard débute une période noire. Après l'échec de Mort à crédit, Céline publie Mea culpa, le premier de ses pamphlets. D'autres textes suivent, faisant la promotion de la haine raciale : Bagatelles pour un massacre [1937] et L'École des cadavres [1938]. Pendant la guerre il affiche un soutien public et sans ambiguïté à la collaboration, sans pour autant adhérer à un parti ou remplir de fonction officielle. Ses pamphlets lui vaudront, à la fin de la guerre, d'être rangé parmi les collaborateurs. Cette attitude fait de lui, pour longtemps, un auteur maudit.

Il faudra attendre 1957, après des parutions diverses passées inaperçues, pour le voir resurgir dans l'actualité littéraire avec D'un château l'autre.

Louis-Ferdinand Céline meurt à Meudon le 1er juillet 1961, suite à une hémorragie cérébrale. Son décès n'est annoncé par la presse que le 4 juillet, après son inhumation au cimetière de Meudon.

RODOLPHE DANA

Après des études au Cours Florent, Rodolphe Dana devient l'un des premiers compagnons de route d'Éric Ruf et de la Compagnie d'Edvin[e]. En 1997, il participe à la création de *Du Désavantage du Vent* au CDDB à Lorient. Il y joue ensuite dans *Marion de Lorme* de Victor Hugo mis en scène par Éric Vigner [1998] et dans *Décameron* d'après l'œuvre de Giovanni Boccaccio mis en scène par Bérangère Jannelle [2000]. En 2001, il co-écrit et joue dans *Egophonie*, au Volcan, au Havre. Il joue ensuite dans *Cave Canem* pièce conçue par deux danseurs, Annie Vigier et Franck Apertet [2002 - Festival Uzès Danse] et *Saison païenne*, adaptée d'*Une saison en enfer* de Rimbaud mis en scène par Cyril Anrep [2004 - Comédie de Reims]. En 2008, il dirige la création collective *Hop-là! Fascinus !* qui réunit le Cheptel Aleïkoum, la Compagnie Octavio et le Collectif Les Possédés au Théâtre du Peuple à Bussang.

En 2002, avec Katja Hunsinger il fonde le Collectif Les Possédés, avec l'envie de « prospecter, creuser, interroger ce que nos familles, ce que nos vies font et défont, ce qui rend si complexe et si riche le tissu des relations humaines qui enveloppe nos existences ». Ainsi, pour les textes qu'il monte, le collectif creuse l'écriture : c'est d'abord l'approche par une vue d'ensemble qui s'affine en fonction de la richesse des regards de chaque acteur, du degré d'intimité créé avec la matière en question et de la singularité des perceptions de chacun. Une aventure intérieure collective vers les enjeux cachés d'un texte, ses secrets et ses mystères. Approcher l'auteur et son œuvre pour, alors, s'en détacher, se délivrer de sa force et de son emprise afin de faire apparaître sa propre lecture, son propre théâtre. Les membres du collectif se connaissent depuis longtemps, presque tous issus du Cours Florent et la relation étroite qui les unit sert un jeu qui laisse la part belle à leurs propres personnalités. C'est certainement leur marque de fabrique : un théâtre qui privilégie l'humain et la fragilité qui le constitue. C'est donc assez naturellement que des auteurs comme Jean-Luc Lagarce ou Anton Tchekhov, grands explorateurs de la condition humaine de leurs époques respectives, prennent place dans le répertoire du collectif.

Rodolphe Dana signe en effet sa première mise en scène avec *Oncle Vanja* d'Anton Tchekhov [2004 - création à La Ferme du Buisson] dans laquelle il tient le rôle d'Astrov. Puis il dirige les créations suivantes : deux pièces de Jean-Luc Lagarce, *Le Pays lointain* dans laquelle il tient le rôle de Louis [2006 - création à La Ferme du Buisson en partenariat avec le Festival d'Automne] et *Derniers remords avant l'oubli* dans laquelle il joue le rôle de Pierre en alternance avec David Clavel [2007 - création au Théâtre Garonne en partenariat avec le Festival d'Automne] ; *Loin d'eux* de Laurent Mauvignier qu'il interprète seul en scène et met en scène avec David Clavel [2009 - création au Théâtre Garonne] ; *Merlin ou la terre dévastée* de Tankred Dorst où il tient le rôle de Merlin [2009 - création à La Ferme du Buisson] ; *Bullet Park* d'après John Cheever [2011 - création au Théâtre Vidy-Lausanne en partenariat

avec le Festival d'Automne]; *Tout mon amour* de Laurent Mauvignier [2012 création au Théâtre Garonne en partenariat avec le Festival d'Automne] ; *Voyage au bout de la nuit* d'après le roman de Louis-Ferdinand Céline [2014 - création à la Scène Nationale d'Aubusson] et *Platonov* d'Anton Tchekhov dans laquelle il joue le rôle-titre [2014 - création au Théâtre de Nîmes]. En 2016, il dirige la création collective *Le Coup droit lifté de Marcel Proust* d'après le roman *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust au Théâtre de la Bastille.

De 2010 à 2012, il siège à la Commission du Centre National du Théâtre.

En janvier 2016, il est nommé à la direction du Théâtre de Lorient, Centre dramatique national.